

ROCK Les chansons du Technicolor Orchestra défient les genres et mettent la musicalité au centre. Sur disque et sur scène, la pop teintée de blues de la formation basée à Genève impressionne en cinémascope.

Quatre garçons dans l'écran

BENOÎT PERRIER

Disque.
Technicolor Orchestra,
Bitter Tears,
autoproduction
(disponible chez
Sounds et Disco Club
à Genève).
technicolororchestra.com

Lumineuse anomalie. Quatre musiciens, tous confirmés, animent un groupe bille en tête comme s'ils venaient d'apprendre leurs trois premiers accords. Rage et envie juvéniles associées à une sacrée bouillotte, telle est l'essence qui propulse le moteur jazzeux du Technicolor Orchestra. Dès ce soir, la formation basée à Genève tourne sur scène ses chansons à la pop teintée de blues. Cet hiver, nous la rencontrons pour évoquer l'écriture en cinémascope de son remarquable deuxième album *Bitter Tears* (lire ci-dessous).

L'air d'un marin échoué entre les fuseaux horaires, le guitariste et chanteur André Bachleda se souvient: l'étincelle date de sa rencontre avec l'organiste et ingénieur du son Renaud Millet-Lacombe. «Sur un autre projet, nous nous sommes 'trouvés' artistiquement. Il a ensuite invité Nelson Schaer (batterie) et Guillaume Lager (harmonica, guimbarde, effets) à intégrer le groupe.»

Initiée sur un premier album *Time Ruines* (2009), la formule prend corps («on a découvert une sonorité propre à cette formation») et accouche d'une procédure bien réglée: «J'amène les compositions. A Renaud la direction artistique et les arrangements. Nelson choisit les tempos et Guillaume ajoute la couleur finale.» Une fois un titre mis dans la boîte, «on compare la démo guitare/voix et notre version arrangée pour s'assurer qu'on lui a bien apporté quelque chose», complète Renaud Millet-Lacombe qui a réalisé *Bitter Tears*.

Photo.

Le Technicolor Orchestra. De gauche à droite: Guillaume Lager, Renaud Millet-Lacombe, Nelson Schaer et André Bachleda.
SYLVIE WIBAUT



LE RETOUR DU DOCTEUR NO

La musicalité du résultat impressionne. Le pedigree de chacun des participants y contribue certainement: pop-rock surréaliste avec Brico Jardin pour Renaud Millet-Lacombe, jazz sous toutes ses formes pour Nelson Schaer, le blues un peu ethno de l'Ironie du son pour Guillaume Lager. L'équipage a bourlingué. En guise de capitaine, André Bachleda, ex-skieur professionnel dévoré de tout temps par la musique et dont, par instants, la voix semble habitée par le fantôme de feu Jeff Buckley.

Les textes que le guitariste cisèle se détachent également, petites fictions plutôt sombres entre métamorphose kafkaïenne généralisée («Broke in a Bug House») et commerce du bien et du mal dans une boîte de jazz («The Tavern»). On pense parfois à un Peter von Poehl qui aurait perdu beaucoup de son détachement. «Axés sur une critique de la société, de la crise, ils exposent des choses qui me révoltent», insiste leur auteur. Sur *Bitter Tears*, c'est un «Docteur No» sorti de tombe qui vient personnaliser cette inquiétude. Une influence cinématographique revendiquée avec gourmandise.

Au chapitre des inspirations, les visages des trentenaires s'animent quand on évoque Tom Waits ou le songwriter et producteur Joe Henry. La musique du groupe fait parfois

penser au premier, en plus onirique. Quant au second, on retrouve les qualités de ses réalisations dans l'album *Bitter Tears*. Leur formule est simple, à vrai dire: des sons live et de l'espace autour d'instrumentistes chevronnés. Des notes qui comptent toutes et un trait tiré sur la banalité ou le gratuit. Equation évidente, certes, encore faut-il avoir une équipe qui peut la résoudre.

AUTOPRODUCTION

Le Technicolor Orchestra le peut, assurément. Demeure cependant une interrogation: comment ces musiciens aguerris se retrouvent-ils à défendre un album autoproduit? L'envie de provoquer le destin. «Nous nous sommes souvent trouvés en attente d'opportunités qui ne se sont pas concrétisées, relate Renaud Millet-Lacombe. Ici, nous prenons le problème par l'autre bout en ayant dès le départ quelque chose à vendre.» Intégrer un label ou exploiter *Bitter Tears* en licence n'est bien entendu pas exclu.

D'ici là, les quatre garçons dans l'écran tournent pour exposer le groupe et développent leur matériel. Un nouvel enregistrement se profile. Silence, moteur, action!

Projections orfévrées

Il y a des albums dont le son vous enveloppe, on s'y sent bien. C'est le cas de *Bitter Tears*: chaud, précis, huit titres et pas un de trop. Les genres varient: tantôt bande-son d'espionnage sixties, tantôt ballade jazzy déroulée horizontalement. Parfois plus blues aussi (le morceau-titre, sommet du disque, comme une version contemporaine de «Since I've Been Loving You», chef-d'œuvre languissant de Led Zeppelin).

Bien loin du pastiche cependant, le groupe incarne pleinement ses compositions. Une instrumentation stable, la qualité du jeu et de l'enregistrement assurent au Technicolor Orchestra un son pleinement à lui. A une face A plus pop répond une B plus élégiaque. Toutes deux valent un détour très recommandé. BPR

Tournée.

Sa 20 avril, La Ferme Asile (Sion); ve 26 avril, Les Ballades d'Antoine (Meyrin); sa 27 avril, Le Citron (Lyon, France), je 2 mai, United Europe Jazz Festival (Zakopane, Pologne); ve 3 mai, United Europe Jazz Festival (Krynica, Pologne), sa 4 mai, Cracovie (Pologne); je 16 mai, La Gravière (Genève).

LAUSANNE Le Musée cantonal des beaux-arts expose les ressemblances entre les deux peintres.

Les analogies fortuites d'Alex Katz et Félix Vallotton

SAMUEL SCHELLENBERG

Le peintre Alex Katz n'en revenait pas, semble-t-il, lorsque le directeur du Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne (MCBA) Bernard Fibicher lui a fait découvrir le travail de Félix Vallotton: au-delà de préoccupations très différentes, les similitudes entre leurs deux corpus d'images, il est vrai, sont parfois troublantes, alors même que le New-Yorkais né en 1927 ne connaissait pas grand-chose de l'œuvre du Vaudois (1865-1925).

Ce sont précisément ces points communs qui se retrouvent au centre de «Peinture. Alex Katz & Félix Vallotton» au MCBA. Bien sûr, les ressemblances – tour à tour au niveau des couleurs, du cadrage, des expressions ou des aplats – ne s'expliquent pas, au-delà de possibles modèles partagés ou de l'intérêt de Katz pour Pierre Bonnard, passé comme Vallotton par la case postimpressionniste du groupe Nabis à la fin du XIX^e siècle. Le dialogue est donc surtout l'occasion de présenter le plus ancien sous un regard neuf, alors que le



MCBA possède le plus important fonds Vallotton au monde, avec plus de 500 œuvres (dont certaines prendront le chemin de Paris cet automne, pour une importante rétrospective de l'artiste au Grand Palais).

Avec une septantaine de pièces, l'exposition se développe de manière thématique. Chaque salle, au palais de Rumine, couvre un sujet, après le passage obligé – qu'on sent vaguement forcé – de l'autoportrait en dé-

but de parcours. Le deuxième espace, le plus important du musée, souligne au premier coup d'œil une différence de taille entre les deux peintres, c'est le cas de le dire: ils n'ont pas recours aux mêmes formats, parfois très grands chez Katz. Mais déjà les correspondances sautent aux yeux, comme les coloris et cadrages de certains sous-bois, leurs façons d'utiliser l'ombre, ou les mises en scène des couchers de soleil.

L'occasion de (re)voir *Soir, Côte de Grâce* (1917) de Vallotton, dont les coloris d'un kitch parfaitement avant-gardiste sont en phase avec les grands *Sunsets* (2008) de Katz.

SOURIRES IRONIQUES

Plus loin, ce sont les bords de mer qui cumulent les points communs, avec l'intrusion d'un satyre vallottonien en forme d'exception confirmant la règle: c'est l'une des seules pièces de l'exposition comportant un élément sans lien avec le travail de l'autre artiste. La créature mythologique est en effet très éloignée des préoccupations lisses et sobres de Katz, admirateur de l'expressionniste abstrait Jackson Pollock mais adepte d'une figuration influencée par les aplats du pop art.

Après des comparaisons «nocturnes» pas toujours convaincantes, un autre rapprochement frappant est celui des expressions, à vérifier dans les visages de plusieurs nus féminins: entre le groupe de femmes *Tracy* (2006) de Katz et la figure centrale du *Bain de soleil sur la plage* (1923) de Vallotton, le sourire entendu et un

brin ironique est le même. Idem pour deux figures de femmes aux cheveux noirs, pas loin, qui toutefois côtoient une *Jessica* (1996) blonde de Katz très peu en phase avec l'ambiance générale. Ailleurs, ce sont deux profils féminins sous un chapeau qui brillent par leurs similitudes.

L'exposition tourne ensuite en rond, avec deux salles de paysages qui enfoncent le clou de propositions déjà faites en début d'exposition. Et voilà sans doute la limite de l'exercice: la visite est parfaitement plaisante, le jeu des comparaisons édifiant, stimulant et au service de l'«école du regard», mais le tout souffre sans doute de l'artificialité des analogies, dues au hasard plutôt qu'à l'hommage. Reste à savoir comment l'opération influencera le style de Katz, peintre encore très actif à 86 ans, maintenant qu'il connaît par cœur l'œuvre de Vallotton.

MCBA, palais de Rumine, jusqu'au 9 juin, ma-me 11h-18h, je 11h-20h, ve-di 11h-17h, ☎ 021 316 34 45, www.mcba.ch

Un catalogue accompagne l'exposition, de même qu'un cahier pédagogique-ludique destiné aux plus jeunes (7-12 ans).